

## **Séminaire de l'EHESS « Approches pluridisciplinaires du rap »**

**Mercredi 28 mai 2025 : Le livre "Rap, expression des lascars" (1998) revisité, par Manuel BOUCHER**

*Compte-rendu de Mila Ricuort*

Manuel Boucher est professeur des universités en sociologie à l'Université de Perpignan. En 1998, il publie le livre « Rap, expression des lascars » qui se veut être un ouvrage de sociologie avec tout de même de fortes considérations musicales. Il discute aujourd'hui de ce travail, en faisant part du fait que ce soit « spécial » de parler d'un travail qu'il a réalisé il y a maintenant 27 ans.

### **Un parcours militant à l'origine d'un engagement sociologique**

Le travail d'enquête de Manuel Boucher a commencé en 1993. En ce temps, l'auteur était très engagé politiquement et dans des groupes très présents dans l'espace des musiques revendicatives de l'époque comme le punk ou le reggae. Manuel Boucher était actif dans le militantisme politique radical antiracistes. En effet, il était le leader de la Section Carrément Anti Le Pen (SCALP) de Rouen. Ce mouvement fut créé dans un contexte de confrontation avec le milieu nationaliste et des mouvement fascisants comme le GUD ou Action française. Plus précisément, le mouvement est né à Rouen après une descente par des fascistes dans le lycée de Manuel Boucher, faisant naître en lui la nécessité de s'auto-organiser, par défense.

L'histoire de Manuel Boucher avec le hip hop née à la suite d'une confrontation au cours d'un collage d'affiche politique et d'une confrontation avec des fascistes. Ils se sont bagarrés et ont été amenés au poste de police, puis condamnés à payer une amende. De manière à pouvoir la régler, le SCALP a donc organisé un concert de soutien avec une programmation présentant du rock alternatif, mais en invitant aussi des jeunes qui font du rap et du reggae digital. Après ce concert, les rappeurs que Manuel Boucher avait invités lui ont demandé de l'aide pour développer leur présence sur scène, notamment par l'organisation de concerts. Ils avaient une vraie volonté que leur musique existe et soit reconnue. S'ajoute à cela que Manuel Boucher participait à une radio lycéenne, qui passait notamment des vinyles de rap américain, rendant compte d'une appétence particulière déjà pour ce genre, même sans forcément connaître la scène française.

### **Mix'Cités et la professionnalisation du militantisme musical**

Au bout d'un certain temps, les relations avec les fascistes devenant de plus en plus complexes, se traduisant notamment par des menaces et des atteintes matérielles, Manuel Boucher a fait le choix de partir une année au Canada faire un stage avec des délinquants, dans la continuité de sa formation de l'époque en tant qu'éducateur spécialisé. En revenant de son voyage, il se remet en question sur la gestion du SCALP et les actions menées, notamment par la violence. Le SCALP a donc été arrêté et Manuel Boucher créa l'association Mix'Cités avec pour objectif de montrer la richesse de la société française multiculturelle aux fascistes avec un accès plus particulier sur la richesse musicale de cette société. Selon lui, l'objectif était plus largement de valoriser les cultures revendicatives.

À la création de cette association, Manuel Boucher avait pour ambition de mélanger les scènes rap et rock, mais les sous-cultures ne fonctionnaient pas du tout ensemble car ils n'avaient pas les mêmes représentations, et les rappeurs avaient même tendance à penser que les rockeurs étaient des fascistes. Après même quelques bagarres entre ces deux scènes, Manuel Boucher a fait

le choix de changer de service d'ordre en engageant cette fois de jeunes rappeurs. Il s'est ainsi spécialisé plutôt dans le hip-hop et le reggae digital, scènes pour lesquelles il organisait des concerts au départ dans des lieux underground et ensuite en étant appelé par des municipalités qui avaient pour volonté de valoriser la culture populaire des jeunes du quartier.

Il déclare avoir vécu l'institutionnalisation et la pacification des revendications rapologiques par le monde institutionnel. Il a ainsi pu bénéficier de subventions beaucoup plus importantes, de salle de bonnes qualités voire même connues, etc. Chacun de ses concerts avaient une tête d'affiche mais également de jeunes rappeurs locaux. Le mélange des deux posait cependant beaucoup de problèmes en termes d'organisation (loges, catering, ingénieurs du son énervés des exigences des rappeurs qui ne s'y connaissaient pas vraiment, etc.).

D'autres associations que la sienne existaient en parallèle mais qu'il juge comme plus instrumentalisée par le monde politique local, notamment l'association « Débarquement Jeunes ». Il déclare que cette association a été « rachetée » par la préfecture et a bénéficié de beaucoup de subventions ou parrains comme MC Solaar. Les associations étaient donc concurrentes pendant très longtemps, mais cela était motivant pour Manuel Boucher qui luttait contre l'instrumentalisation de cette musique, qui était à l'époque perçue comme menaçante et mettait en lumière des valeurs comme le capitalisme sauvage, le sexisme, la violence vis-à-vis de l'État, etc.

### **Du terrain à la théorie : vers une sociologie du hip-hop**

C'est en parallèle de la gestion de son association et à la suite de sa formation d'éducateur que Manuel Boucher est entré à l'EHESS pour y réaliser son diplôme. Ce livre est le mémoire de son diplôme de l'EHESS. Son directeur de mémoire a été Michel Wieviorka, choisi car il était jeune et spécialiste du racisme, qui l'a pris au départ à l'essai pendant 1 an en tant que stagiaire. Pendant cette année, il écrivait et étudiait ce qu'il faisait et cela le motivait énormément. Il allait à Paris chaque semaine pour faire de la recherche documentaire en achetant des fanzines, en allant dans des boutiques et en s'adaptant vestimentairement à l'esthétique hip hop. Dans cette configuration, il se posait la question : le rap est-il un mouvement social ? Est-ce que les rappeurs vont devenir la nouvelle classe ouvrière en capacité à conscientiser le racisme, les discriminations ? Est-ce que par le rap, ils pourraient la dénoncer et construire une contre-culture ? C'est notamment pour ça qu'il s'est aussi intéressé à la rencontre potentielle entre les milieux libertaires plutôt lié au rock alternatif et les quelques rappeurs qui acceptaient de côtoyer ce milieu. Or, selon lui, les rappeurs se sont séparés des milieux libertaires et sont allés plutôt vers le capitalisme et le consumérisme. Cela allait à l'opposé de son hypothèse selon laquelle le rap est un mouvement social, car même s'ils subissaient le racisme et l'exprimaient, en même temps, ils se tournaient vers le mirage de la richesse et de la possibilité de participer au capitalisme en accédant à l'argent et la reconnaissance tout en critiquant ce système. Ainsi, en comprenant tout cela, Manuel Boucher ne voulait pas être moraliste mais a fait le choix de rester acteur de ce mouvement en émergence, malgré ses limites.

Étant issu de la sociologie de l'action, Manuel Boucher a émis plusieurs hypothèses : Est-ce que le hip-hop est un mouvement social ? Un mouvement politique ? Un mouvement culturel ? Les deux premières questions sont répondues par la négative, mais la troisième positivement. Il y répond que le rap est un mouvement culturel-conflictuel. Appartenant à un courant d'éducation populaire, il réfléchissait beaucoup à l'instrumentalisation du hip-hop par les institutions sociales, culturelles et populaires et a créé un groupe à Paris nommé « Insurrection culturelles ». L'objectif était de réfléchir à l'insurrection par la musique.

Pour défendre la musique à cette époque, il y avait le Centre Régional du Rock (CRR),

initialement prévu pour que les régions subventionnent le rock et ensuite le hip-hop au vu de son essor et de l'évolution de la qualité de cette musique. Manuel Boucher participait à certaines des réunions afin de défendre le hip-hop au milieu de « vieux rockeurs ». En participant à tout cela, certains rappeurs voyaient également en Manuel Boucher la personne qui les instrumentalisait et il en a même parfois été menacé.

Une de ses grandes questions était également de savoir ce qui faisait l'unité de ce mouvement culturel. Il y avait le rap de cités et le rap de petits bourgeois fascinés par la culture hip-hop et avec beaucoup plus de matériel : il y avait un rapport de classe très puissant. Cependant, ce qui les rapprochait c'était l'authenticité, la question de l'underground, de l'ethnicité...

Manuel Boucher s'est ensuite spécialisé dans la sociologie des quartiers. Cela est dû au fait que le hip-hop a évolué et que ça ne l'intéressait plus de la même manière. Il déclare que le hip-hop est un rapport au monde assez violent, lui avait un rapport très viriliste au genre et ne voulait plus de ça en évoluant. Il dit même que par le passé, il n'en pouvait plus de parler de cet ouvrage, même si aujourd'hui, ça ne le dérange plus mais car c'était il y a 27 ans. Manuel Boucher déclare que ce qui lui a plu à l'époque, c'est que le rap était une culture underground avec un combat derrière dont le but était de mettre en lumière les jeunes de quartier dans la culture. Or le fait que ce soit surinvesti par l'argent et les labels a changé cette dynamique. Cette diversification au sein de la culture hip-hop lui a déplu. La surproduction dans ce genre a fait disparaître son attrait.

Selon lui, le rap fait aujourd'hui parti de la société et de l'évolution de celle-ci, mais le rap tel qu'il a été construit, issu du ghetto, n'est plus le même. Son avis est que le rap a un intérêt seulement si c'est une sous-culture et qu'il vient faire entendre le point de vue de ceux qu'on n'entend pas : « il faut que ce soit la chronique des quartiers ». Ce qui faisait la force du mouvement était de construire un « nous », les lascars, face à un « eux », les autres (le système, les institutions, les acteurs de l'argent...). Ce que Manuel Boucher trouvait d'ailleurs intéressant dans le terme de lascar, c'était la débrouillardise. Il repense à ces jeunes qui avaient vraiment la rage de s'exprimer par la musique et d'aller sur scène montrer leur art, ils se débrouillaient pour ça coûte que coûte.

Au moment de la réalisation de son travail, l'auteur avait tenté de définir le hip hop selon trois logiques d'action :

- a. Une *logique normative* : le fait de faire partie d'un groupe, le « eux » vs « nous ».
- b. Une *logique stratégique* : comment stratégiquement se positionner dans un champ concurrentiel ? C'est l'intériorisation des valeurs capitalistes. La construction d'alliance et de rivalités également. Savoir se faire repérer.
- c. Une *logique subjective* : l'expression par la musique une forme de conscience de soi qui permet de résister à l'aliénation et la mise en lumière de l'authenticité. Il évoque ici également la place importante de l'ethnicité.

Manuel Boucher a ensuite terminé la séance en répondant à des questions concernant sa position de chercheur sur son terrain vis-à-vis des rappeurs et de l'instrumentalisation. Il a également développé ce qu'il évoquait préalablement quand il parlait de « rapport de classe » dans le rap. En outre, Manuel Boucher a également répondu à une question sur la place de l'improvisation dans cette musique. A ce sujet, il aborde la place des DJs dans le mouvement hip-hop, soulignant leur rôle central à l'époque. Selon lui, les DJs faisaient véritablement partie du show, avec une créativité mise au service du collectif et de la performance. Il insiste sur le respect

que suscitait leur travail et sur leur implication dans l'énergie des concerts. Il évoque notamment les championnats DMC [*championnats de platinistes Disco Mix Club créés en 1985*]. Les DJs jouaient un rôle fondamental dans l'interaction avec le public, mais aussi avec le crew tout entier. Boucher revient encore ici sur le rapport de classe au sein du hip-hop, qu'il avait déjà évoqué plus tôt. Il remarque que ce sont souvent les petits bourgeois qui étaient les DJs les plus performants car ils avaient les moyens d'acquérir du matériel et de « digger ».

## Conclusion

La présentation de Manuel Boucher s'est révélée particulièrement riche, tant par la densité de son parcours personnel que par la manière dont il a su articuler engagement militant, travail de terrain et élaboration sociologique. Elle permet de mieux comprendre comment le rap, à la fin des années 1990, pouvait être envisagé comme une sous-culture contestataire, en lien étroit avec les luttes antiracistes, les logiques d'exclusion et les formes alternatives d'expression artistique. Le regard qu'il porte aujourd'hui sur son propre travail témoigne d'une lucidité précieuse sur les dynamiques d'institutionnalisation du hip-hop et sur les tensions internes au mouvement.

Néanmoins, ce que je retiens surtout de cette intervention, c'est que son intérêt principal porte sur les sous-cultures en tant que phénomènes sociaux, davantage que sur la musique elle-même, et ce malgré son insertion dans l'industrie musicale à l'époque. En effet, le fait que le rap ne l'intéresse plus du tout aujourd'hui et la critique qu'il fait de sa tendance capitaliste interrogent. Si cette prise de distance est compréhensible au regard de son parcours militant et de sa désillusion face à l'évolution du genre, elle traduit aussi un certain désengagement vis-à-vis des formes actuelles de création et d'expression musicale. Pourtant, le rap contemporain, bien qu'en partie intégré à l'industrie culturelle, continue d'être traversé par des tensions politiques, identitaires et sociales. Il évolue, se transforme, se diversifie — mais n'est pas nécessairement vidé de sa force critique. En ce sens, je pense qu'il serait intéressant de prolonger son regard sociologique sur les évolutions plus récentes du rap, qui mériteraient elles aussi d'être étudiées pour comprendre ce que le rap dit encore aujourd'hui des quartiers, des appartenances et des rapports sociaux. Si tout le monde peut aujourd'hui faire du rap facilement grâce à la technologie, cela ouvre aussi la voie à une diversité de discours, de styles et de stratégies d'expression, qui mériteraient d'être analysés pour comprendre comment les artistes actuels s'emparent – ou non – des enjeux sociaux, politiques et culturels liés à leurs contextes.